

PHILIPPE BURRIN, LE CARDINAL DE LA GENÈVE INTERNATIONALE

PORTRAIT. La Maison de la paix se dresse comme le nouveau symbole de la Genève internationale. Son âme: le directeur de l'Institut de hautes études internationales et du développement.

ALAIN JEANNET

Il est aussi à l'aise en bottes de chantier que devant un parterre de diplomates. Et semble désormais préférer l'odeur du béton frais à la poussière des bibliothèques. Jour après jour, Philippe Burrin suit en tout cas dans le détail ce qui est à la fois la construction d'un nouveau bâtiment, spectaculaire par sa disposition en pétales et sa structure transparente, et le parachèvement d'une institution nouvelle, née d'une fusion universitaire à haut risque: l'Institut de hautes études internationales et du développement (IHEID). Quelques centaines de mètres avant la gare de Cornavin, au bord de la voie ferrée, ce totem architectural sera inauguré, le 26 septembre prochain, en la présence de l'ancien secrétaire général de l'ONU Kofi Annan. Avec la Maison des étudiants, achevée un an plus tôt et financée en bonne partie par la famille Edgar de Picciotto, elle forme une sorte de portail de la Genève internationale. Mais, avant d'être architecturale, l'ambition de Philippe Burrin est de positionner son école parmi les meilleures du domaine. Et de faire connaître ce qui constitue son originalité académique: l'accent mis à la fois sur les relations internationales et les questions de développement.

Parce que le nom de l'institution est difficile à prononcer, et aussi parce qu'il est comme en mission, son directeur parle volontiers de «l'institut»: *THE Graduate Institute*. Il se plaît à souligner que ses statuts l'autorisent à choisir ses étudiants – ce qui n'est pas le cas pour les universités. Ils viennent d'ailleurs à 70% de l'étranger. Une approche élitiste, assumée avec un brin de provocation. Il faut ce qu'il faut si l'on veut rivaliser avec, par exemple, la John F. Kennedy School of Government de l'Université Harvard.

Expert au procès de Papon. On connaissait Philippe Burrin l'his-

torien. L'un des meilleurs spécialistes du nazisme, qui fut d'ailleurs l'un des experts appelés au procès de Maurice Papon, haut fonctionnaire pendant l'Occupation et jugé en 1997 pour avoir facilité la déportation de Juifs bordelais. L'auteur de plusieurs livres importants dont *La France à l'heure allemande 1940-1944* et *Hitler et les Juifs: la genèse d'un génocide*. L'homme que l'on rencontre à la Villa Barton, l'ancien siège de l'Institut, sis dans un parc bucolique au bord du lac, quelques semaines avant le grand déménagement dans les nouveaux murs du Campus de la Paix, se révèle aussi un manager accompli. Avec un zeste de sar-

casme et d'autodérision: «J'ai changé de vie. J'ai arrêté l'enseignement pour devenir un gestionnaire ennuyeux.» L'opération démarre pourtant sur des bases fort hasardeuses. À l'origine, deux instituts. D'un côté, les Hautes études internationales (HEI), créées en 1927, quelques années après la Société des Nations, pour lui fournir les dirigeants dont elle a besoin. Dans les décennies qui suivront, elle formera aussi plusieurs futurs patrons de banques centrales, comme Jean-Pierre Roth et Philipp Hildebrand. Des ministres, des cadres supérieurs de multinationales. Et Kofi Annan lui-même.

De l'autre, l'Institut universitaire d'études du développement (IUED), qui passe pour un repaire tiers-mondiste. Ce sera le mariage de la carpe et du lapin. Ou plutôt, pour reprendre la comparaison de Philippe Burrin, d'un Wolfowitz (néoconservateur américain et ancien patron de la Banque mondiale) et d'un Bové (l'altermondialiste français). Le projet porté par son nouveau directeur va transcender cette opposition pour se confronter aux grands défis de la globalisation rugissante et de l'émergence des BRICS: les questions du commerce, de l'environnement, des migrations et de la santé globale, l'importance de la finance dans le développement, les nou-

velles équations de la gouvernance mondiale. Avec comme objectif d'offrir des formations adaptées aux exigences du monde en train de naître.

L'impulsion de départ est politique et vaut aujourd'hui encore à l'institut un statut particulier, puisque cette fondation est financée à la fois par le canton de Genève et la Confédération: «Sans les deux Charles (Beer, conseiller d'Etat genevois et Kleiber, le secrétaire d'Etat d'alors), nous aurions eu toutes les peines du monde à concrétiser ce projet.»

Il faut ajouter à ce soutien des autorités un heureux concours de circonstances démographique: le départ à la retraite de nombreux professeurs, qui permet le renouvellement de près de la moitié du corps enseignant. Sans oublier l'argent: «une fusion destinée à faire des économies ne marche pas, elle doit disposer des moyens pour soutenir un nouveau projet.» Ils viendront du public. Mais aussi du privé.

Code de conduite strict. Philippe Burrin s'est en effet profilé comme un redoutable leveur de fonds. Soit près de 100 millions en cinq ans. Pour la Maison de la paix, ce sont les 23 millions de la Fondation Wilsdorf (Rolex) et les 10 millions de la mécène Kathryn W. Davis. La Fondation Pictet, elle, s'est engagée à hauteur de 25 millions pour la création de trois chaires «finance et développement» et la construction du Portail des nations, sur la place des Nations. André Hoffmann, l'un des héritiers de Roche, a fait don de quelque 6 millions pour développer l'enseignement et la recherche en économie de l'environnement et engager, notamment, le professeur Timothy Swanson, une star de la discipline. Sans oublier le soutien pendant dix ans d'Yves Oltramare, ancien associé de Lombard Odier, à une chaire consacrée >>>



PROFIL

PHILIPPE BURRIN

Directeur de l'IHEID depuis 2008, cet homme de 61 ans a auparavant dirigé la HEI où il a été professeur d'histoire des relations internationales. Il a été aussi professeur ou chercheur invité notamment à Paris, Harvard, Francfort, Berlin et Oxford. Il est encore l'auteur d'ouvrages portant sur l'histoire européenne du XX^e siècle.

L'HOMME DE LA SITUATION Philippe Burrin a su mener à bien la fusion de deux entités – HEI et IUED – que tout opposait pour en faire un institut phare, bientôt abrité dans un nouvel écrin.



LA MAISON DE LA PAIX Ce bâtiment tout en courbes a été conçu par un bureau neuchâtelois: IPAS Architectes. En forme de fleur, il sera composé de six pétales, dont les deux premiers vont être inaugurés à la fin du mois de septembre.

» aux rapports de la religion et de la politique dans le monde contemporain. En matière de partenariat public privé (PPP), difficile de faire plus efficace. Mais attention, dans le respect de la liberté académique et d'un code de conduite strict: «Personnellement, je n'aurais pas accepté les 100 millions qu'UBS a versés à l'Université de Zurich pour la création d'un centre de recherche qui porte son nom.»

Dans ce qui apparaît aujourd'hui comme une *success story*, Philippe Burrin minimise son rôle. Il ne croit pas trop aux

«NOUS SOMMES INTRANSIGEANTS. NOUS SOMMES TROP PETITS ET TROP FAIBLES POUR NE PAS L'ÊTRE.»

Philippe Burrin

individus providentiels – il est historien, après tout. Il est bien le seul de cet avis. Ceux qui le suivent et l'observent sont catégoriques: il s'est révélé être l'homme de la situation, même si son expérience de gestion de projets et en matière de finances était au départ plus que ténue. Il s'y est mis, avec la même rigueur que celle qu'il appliquait à ses recherches et à son enseignement. Son sens politique et sa compréhension des rapports de force institutionnels ont fait le reste.

Tous, à commencer par ses zélateurs, soulignent encore qu'il peut aussi se montrer brutal dans ses décisions. Il n'est pas l'homme des concessions et combat bec et ongles les dirigeants de l'Université de Genève quand ceux-ci tentent de réduire son autonomie: «Nous sommes intransigeants. Nous sommes trop petits et trop faibles pour ne pas l'être.» Seul contre le monde entier, donc. Ses origines? Né en 1952 à Chamoson, il vient d'un milieu de notables locaux. Et glisse plusieurs fois dans la conversation,

quand il parle de lui-même: «Moi, le crétin des Alpes...» Toujours sur le registre de l'autodérision.

Ecole secondaire en internat chez les Pères blancs, au Bouveret. Une éducation catholique qui a laissé des traces, c'est clair. Et s'il n'avait pas dirigé l'institut? «J'aurais pu être chef de guerre civile. Ou un cardinal... malfaisant.»

Mais s'il réussit à drainer autant d'argent et d'enthousiasme derrière son projet, c'est surtout qu'il incarne et défend à la perfection la Genève internationale. Cette

ville cosmopolite, cette ouverture vers le vaste monde si chère depuis des siècles aux libéraux et aux ban-

quiers privés. Il incarne ce tropisme propre aussi à une Micheline Calmy-Rey qui veut que l'on pense forcément au-delà de l'Europe, même si celle-ci se trouve à la porte. La Genève internationale serait-elle aujourd'hui en danger? Philippe Burrin, qui ne passe pas précisément pour un optimiste, ne le croit pas. Il parle d'une situation unique où les organisations internationales, les grandes entreprises, les universités et les ONG forment un tissu unique. «Prenez la santé, avec l'OMS, les Hôpitaux universitaires genevois (HUG) et maintenant le Campus Biotech, les fondations comme celle de Bill Gates et les entreprises de la Health Valley romande. Vous ne trouvez ce type de *cluster* nulle part ailleurs.»

A l'heure de faire ses cartons et d'emménager dans ses nouveaux quartiers, Philippe Burrin ne nourrit pas la moindre nostalgie. «Nous étions dispersés dans Genève. Avec le campus de la Paix, nous devenons éminemment visibles. C'est la force immense des symboles architecturaux.»